

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 28

Artikel: En Kabylie : le vase étrusque : (note gaie)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198834>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

trinque, on boit à la santé du tiers et du quart et, tout d'un coup, l'on croit découvrir dans le commensal attablé à côté de soi une nature d'élite, un cœur d'or et on n'aspire plus qu'à une chose : être avec lui à tu et à toi. Alors, on vide un plein verre, on se serre la main avec quelque émotion, on se salue par son petit nom et désormais on se tutoiera mutuellement : on fraternisé.

Les Allemands sont plus portés que les Latins à fraterniser. Ils appellent cela « faire schmollis ». Et quand ils se livrent à cet acte, pour symboliser mieux l'indissolubilité de l'amitié, ils vident leur chope en enlaçant leurs bras comme les anneaux d'une chaîne.

Cet usage de fraterniser se perd dans la nuit des temps. Les historiens rapportent qu'il était déjà connu des Scythes et des premiers habitants de la Germanie. Il se pratiquait entre guerriers. Ces anciens remplissaient un vase de vin et de sang et, après y avoir trempé la pointe de leurs glaives, de leurs lances et de leurs flèches, ils faisaient avaler une gorgée de ce breuvage à tous ceux qui se seraient réciprocement une amitié éternelle.

Avec l'avènement du christianisme, on abandonna peu à peu la coutume de boire du sang ; cependant, longtemps encore le sang demeura mêlé à la cérémonie de la fraternisation, soit qu'on en imprégnât les dessins gravés dans le gourdin qu'on s'offrait, soit qu'on écrivit son nom avec son propre sang dans l'album de celui à qui on se donnait comme un frère.

Aujourd'hui, on se secoue la main et l'on avale un verre de vin ou de bière, ou une tasse de thé, si l'on est tempérant. Après quoi, on ne se traitera peut-être pas toujours en frères, mais on aura le droit de se tutoyer, ce qui est un avantage précieux pour qui aime à faire étalage de ses relations.

Il est doux d'avoir des amis, de vrais amis, qui vous réconforment de leur chaude affection dans les jours sombres ; aussi ne devrait-on pas d'emblée se lier étroitement avec le premier venu. A qui vous propose de fraterniser après une ou deux heures de tête à tête, on est en droit de répéter ce qu'Alceste disait à Oronte :

...L'amitié demande un peu plus de mystère, Et c'est assurément en profaner le nom Que de vouloir le mettre en toute occasion. Avec lumière et choix cette union veut naître ; Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître ; Et nous pourrions avoir telles compréhensions. Que tous deux du marché nous nous repénitirions.

La fraternisation en bloc ou le « schmollis général », imité des mœurs des étudiants allemands, nous paraît, dût-on nous traiter de misanthrope, la plus sorte manière de se faire des amis. Vous êtes en compagnie nombreuse, à table ou devant le « guillon », l'entrain est général, les voix chantent à l'unisson, les coeurs vibrent comme un seul cœur. Soudain, quelqu'un s'écrie : « Nous sommes nés tous en 1861 ou en 1855, fraternisons en bloc ! » Et les verres s'entrechoquent et en se séparent ce sont des *tu* et des *toi*, en veux-tu, en voilà. Le lendemain, bon nombre des amis de la veille ne se souviennent pas d'avoir conclu un pacte d'intimité avec cinquante ou soixante personnes et froissent sans le vouloir celles qu'ils traitent comme des inconnus.

D'autre part, le privilège de dire *tu* devient bien embarrassant entre hommes qui n'ont ni les mêmes goûts ni le même genre de vie et que séparent plusieurs degrés de l'échelle sociale. Rien de plus drôle que la conversation entre ces nouveaux amis qui emploient tantôt le *vous*, tantôt le *tu*, ou qui évitent soigneusement de l'un ou de l'autre.

Il arrive même qu'on ne reconnaîsse pas tel ou tel de ses intimes de la veille et qu'on réponde en toute bonne foi à celui qui vous de-

mande le nom de votre nouvelle connaissance : « Je l'ignore absolument. » — Mais vous vous tutoyez cependant ! — « C'est vrai, mais encore une fois, je ne sais pas qui c'est. »

V. F.

Proverbes en patois vaudois.

Les proverbes sont la sagesse des nations : on l'a dit il y a longtemps, et nous en trouvons une nouvelle preuve dans nos *proverbes patois*, dont plusieurs ont une originalité pittoresque. Aussi, est-ce dans le but de recueillir le plus grand nombre de ces proverbes dans les diverses localités de notre canton, qu'un de nos collaborateurs a adressé dernièrement un appel à nos lecteurs.

Une de nos abonnées a eu l'amabilité de nous en envoyer quelques-uns, que voici :

Mau va lo tzai, mau va la ludze (mal va le char, mal va la luge). Ce qui signifie, croyons-nous, que quand une chose va mal dans une maison, les autres y vont mal aussi.

Clique qu'a fé lo ré que lo letzai (que la vache qui a fait le veau le lèche). On sait que nombre d'animaux et notamment ceux de l'espèce bovine lèchent leurs nouveaux-nés. On peut évidemment dire par là : « A chacun son devoir, à chacun la responsabilité de ses actes. »

Tsaque osé triovè son nid biau (chaque oiseau trouve son nid beau). On préfère généralement son chez-soi à ceux des autres ; c'est toujours la demeure de son choix qui nous paraît préférable, tant modeste soit-elle.

Parmi ces proverbes, il en est un que nous n'avons pas compris, c'est celui-ci :

Cé qu'a fé lo tserrot que minè lo berrot.

On vòlet accouaiti.

« Lè remessès nàovè remessont adé bin », s'on dit, et se cein est veré po lè remessès, l'est veré as-ebin po bin dái dzeins et po bin dái z'afférès que y'a.

Vouaiti-vai le vòlets ! D'a premi que sont ts'i on māistro, faut lè vaire et lè z'ouré : sont accouatis qu'on dianstre et n'a jamé fauta dè rein lão comandà, kâ vollion tot brassà et tot férè ein on iadzo ; le matin, sont dza lèvâ devant lo pao, l'ont arià, colà, gouvernâ, sottai devant ti lè z'autro, la māistro n'a jamé manquâ d'édhie et ni dè bou pè l'hotò ; se vont sciyi, font ào pifèrè po poiâ être adé lè tot premi à l'andain, que faut châ coumeint dái bao po lè saidrè et ne pas passâ po 'na tserropa, et, se faut appliyi àobin férè que que sai pè devant lo māistro, l'ont tant coaite d'avâi fê qu'on fremerài que l'ont dào fù à lão tiu dè tsaussès.

Mâ tot cein l'est bon po lè quattro premirè senannés, po férè à vaire à lão dzeins que sont dái lurons dégourdis, dái sâcro à l'ovradzo, à quoi li travau ne fâ poaire, que y'en a min coumeint lui, quiet ! et dè bio savâi que se lo māistro a prâi totè ciliâo vantardis po boun' ardzeint, coudhiont sè férè bailli oukie dè pliie su lão gadzo ; pu quand sont r'augmeintâ, lè brès, ma fai, ne sont peren tant ardeints, lo corradzo câlè petit z'à petit, tsau pou la tserropiondze lè preind, pu vo vo z'aperçaidè que votron vòlet n'est qu'on tot petit ovrâi et vo vo rassoveni enfin que lo ditton que vo z'è marquâ n'a pas meintu.

L'oncllio Dâvelion, dè la Sayta-d'Amont, avâi eingadzi po vòlet on coo que vegnâi dè pè Velâ-Rimbou ; c'êtaï on gaillâ qu'avâi bons brès et bounès piautès et qu'avâi l'air d'on solido champion et l'ai faillâi on luron dinse, kâ Dâvelion a prâo bin et prâo à férè.

D'a premi, cein allâve destra bin, lè z'ovradzo avancivant gaillâ et l'autre l'ai fiaisâi crânameint ; mà c'è vòlet ètaï coumeint vo z'è dè : on accouaiti po lè premirès senannés que volliâvè tot férè et tot frezâ ein mein dè rein po appédenâ lo mâistro.

On dzo que l'êtai zu queri 'na bracha dè bou à 'na téltse qu'êtai dezo lo couvai dè la grandze, mon gaillâ a volliu férè son crâne et l'allâ tant rudo po redecheindre l'êtsila que manque on pachon et lo vouaiguie tot avau avoué son bou que tegnâi adé fermo dein lè brés, kâ lo bâogro ne volliâi pas que sâi de d'être tsezu dinse. Pè bounheù que n'avâi rein dè mau.

— Coumeint dâo diabllio fédès-vo po decheindre d' l'êtsila asse rudo ? l'ai crié Dâvelion qu'eintsapliârè drai découtè ; vo z'ariâ pu vo tiâ bo et bin ; saviâ-vo pas allâ on boquenet pe tsau pou !

Adon l'autro qu'einradzivè d'êtrè tsezu, mà que ne volliâi tot parâi pas que sâi de, l'ai repond crânameint :

— N'aussi pas poire, noutron mâistro : po avai pe vito fâ, lè adé dinse que decheindo on étsila !

**

EN KABYLIE.

Le vase étrusque.

(Note gaie.)

J'étais venu passer l'hiver en Algérie, et ce que j'avais vu de ce splendide pays, me donnait une singulière envie de faire une excursion dans la Kabylie.

Je m'étais rendu pour cela à Fort-National, bien décidé à explorer les environs dont on me disait des merveilles.

Je m'aventurai donc tout seul, un beau matin, en quête d'imprévu, muni d'un appareil photographique, destiné à servir de jalons à mes souvenirs.

Je m'enfonçai avec volupté dans cette nature exubérante, dont le calme plein de grandeur me pétrâit comme une vapeur ambiante. J'atteignis bientôt un épais fourré où serpentait un ruisseau, sur les bords duquel j'aperçus des singes exécutant des tours de voltige. Mon instantané les saisit promptement, mais je les quittai bientôt pour aller à de nouvelles découvertes, croquant à droite, à gauche, tant et si bien que tout y passa, même mon déjeuner.

Mais, en m'abandonnant au charme de cette excursion, je ne m'étais point douté que l'heure du retour avait sonné depuis longtemps et que la nuit, qui arrive, en Afrique, sans être précédée par le crépuscule, allait m'envelopper dans ses grandes ombres.

Que faire ? retrouver ma route était impossible ! j'avais oublié de semer les cailloux du Petit Poucet !

En désespoir de cause, je me remis en marche, flairant le vent, pour y reconnaître des émanations humaines qui me conduiraient à quelque gourbi perdu comme moi dans la forêt.

Peine inutile ; il ne me restait plus, hélas, que l'affreuse perspective de me coucher à la belle étoile, sans souper, ou, chose plus terrible encore, de servir de gibier aux fauves de la Kabylie.

Tout à coup !... j'entends un frémissement au travers des buissons de cactus, suivi d'un miaulement épouvantable... Je mets, à tout hasard, la main sur mon revolver à six coups... fatalité !... j'avais oublié de le charger.

Le miaulement sinistre se renouvelle... là... plus près de moi... il se rapproche... Je commence à trembler de frayeur... dam !... c'est bien permis, lorsqu'on n'est pas habitué à dormir en forêt.

La bête sauvage n'est qu'à quelque pas de moi... j'entends ses bonds félins... plus de doute... je suis en présence d'une panthère, de l'espèce la plus redoutable... je suis perdu, la chose est sûre... il ne s'agit que de savoir à quelle sauce elle va me manger.

Une idée abracadabrante me saisit... je me plonge la tête sous le voile de mon objectif, pensant qu'elle ne me reconnaîtrait pas par derrière, et je me mets à prendre sa photographie, espérant que, vu la rapidité du fait, elle n'oserait point me déranger.

Quelle panthère ! grosse comme un éléphant, les yeux brillants dans l'ombre... prête à se jeter sur sa proie !

Ah ! la minute que je passai à fixer ses traits sur ma plaque me sembla longue comme un siècle.

J'avais la tête perdue... j'y voyais de toutes les couleurs, la panthère, interdite, ne bougeait pas... elle semblait méditer, et se laissait croquer non pas à belles dents, mais en aiguisant les siennes pour ne faire de moi qu'une bouchée... Je tremblais de plus en plus fort.

Si je la prenais par les sentiments, comme le Lion d'Androclès ? me dis-je... et joignant le geste à la parole, je lui crie en me jetant à ses pieds :

— Panthère ! ma petite panthère ! pitie pour aujourd'hui, je n'ai rien dans l'estomac, tu feras un maigre dîner... attends à demain, je serai plus gras.

Un troisième miaulement, plus épouvantable encore que les deux autres, me fit tomber à la renverse... et je ferme les yeux, ne voulant pas voir la mâchoire qui allait trancher le nœud de mon existence...

Soudain, oh ! prodige ! je sens un poil soyeux frôler doucement ma moustache, pendant que deux petites oreilles passent sans relâche sous ma main, devenue inerte de peur.

Mes yeux se rouvrent et j'ose regarder en face cette bête sauvage que ma prière vient d'humaniser.

Oh ! surprise ! ce n'est rien moins qu'un superbe chat angora, qui se met à ronronner en faisant le gros dos, et qui me conduit jusqu'à la porte de son logis.

Je m'empresse de le suivre, car puisque, dans cette forêt enchantée, les panthères se changeaient en matous caressants, les habitants pourraient sans doute se changer en hôtes hospitaliers.

Mes prévisions ne m'avaient pas trompé. Le gourbi s'ouvrir à ma voix, et après m'être incliné pour pénétrer sous le toit de lianes, je trouvai un ménage kabyle occupé à manger un énorme couscous, placé dans un vase profond, de forme étrange, qui ne manquait pas de cachet oriental... Il était de couleur brune et revêtu d'une sorte de vernis qu'il devait sans doute à sa vétusté...

Je ne sais si la chaleur, en dilatant ses pores, en avait dégagé quelque essence, mais toute la pièce était remplie d'une odeur si pénétrante que je me demandais d'où elle pouvait provenir.

Les deux vieillards kabyles mè firent signe de partager leur repas, et, comme ventre affamé n'a pas plus de nez que d'oreilles, je m'assis par terre, armé d'une cuillière de bois, prêt à attaquer le plat de résistance.

Eux, sans s'inquiéter de leur convive, plongeaient, à tour de rôle, leur cuillère dans le mets national, et s'en délectaient d'un air si satisfait, que malgré ma répugnance à piquer au plat, je me décidai à en faire autant.

A peine eus-je englouti la première bouchée, qu'un goût, d'une saveur innommable, me prit à la gorge, pendant qu'en dépit de mon courage, mon nez faisait un soubresaut rétrospectif.

D'où sortait ce fumet ? Était-ce quelque venaison un peu faisandée... mangerais-je par hasard du serpent en guise de mouton, ou peut-être encore du tigre ou de l'antilope.

Il ne faut pas être si difficile en voyage, me dis-je... essayant de réagir contre ce piment d'un nouveau genre, et me pinçant les narines, j'avalai une seconde cuillerée.

Peu s'en fallut que je n'engloutisse la cuillère avec, pour avoir plutôt fini. La béatitude qui se peignait sur le visage de mes hôtes luttait contre mon sybarisme; aussi parvins-je, bon gré, mal gré, à ingurgiter toute la part qui me revenait dans le festin.

Après cela, la gargoulette passa de bouche en bouche et je me déclarai satisfait, quoique j'eusse bien préféré l'odeur de l'opopanax à celle que le plat, même vide, continuait à dégager dans tout le gourbi.

Comme la conversation, par signes, qui suivit le repas, ne présentait guère d'attrait, je fis comprendre aux Kabyles que je tombais de sommeil.

Aussitôt mes hôtes soulevèrent une tenture et j'aperçus à terre une longue natte de paille sur laquelle je m'étendis sans retard, espérant oublier en songe mon dîner, qui semblait se livrer à une sarabande effrénée dans mon estomac récalcitrant. J'avais déjà cédé à l'illusion d'un premier rêve, lorsqu'un coup frappé contre la cloison me fit brusquement tressaillir. J'eus peur !... et, frottant une allumette-bougie, je m'assis sur mon séant, me dé-

man lant si je n'étais pas tombé dans un repaire de brigands, qui poussaient la politesse jusqu'à me prévenir qu'il allaient me dévaliser.

Oh ! stupeur !... un long bras maigri et noir soulevait la lourde tenture... et je le vis qui brandissait... devinez quoi ?...

Un couteau ?... Non !... Une corde à nœuds ?... Non ! mille fois non... bien pire que tout cela... car mes yeux se voilèrent d'horreur et de dégoût !

Le vase étrusque !... de couleur brune, dans les flancs duquel avait cuit le couscous embaumé, le vase à larges bords dont la vétusté m'avait paru si véritable... et le vernis si singulier...

Mon hôte entra sans bruit... et, poussant les devoirs de l'hospitalité jusqu'à leur dernière limite, il déposa... le vase rustique à deux pas de ma natte, puis, laissant sortir de son gosier le seul mot de français qu'il eût mis en réserve pour la circonstance : il me le désigna du doigt en disant solennellement :

— Voilà.

(*L. L'Hermitte.*)

DE BON ALOY.

Boutades.

Un jeune berger du Jura, dont le frère jouait de la flûte, désirait vivement apprendre de lui à jouer de cet instrument, mais il ne pouvait pas en venir à bout, malgré ses leçons. Un jour que son ainé, assis devant la porte du chalet, exécutait un air qui lui plaisait, il arracha la flûte de ses mains en disant : *Baille-la mé pi ; ora que l'est einmodaïe, saré prao la mena.*

On demande à Berlureau pourquoi on ne le voit plus chez les Balandard.

— Je les ai pris en grippe, répond-il, parce qu'ils se gobent trop...

Et il ajoute après un temps :

— Jusqu'à leur chien qui est aussi poseur qu'eux, il s'écoute aboyer !

Un Anglais à la gare du Nord :

— Combien coûterait l'expédition d'un cadavre de Paris à Londres ?

— C'est tant; mais je vous engage à venir avant six heures pour conclure.

— Aoh ! c'était pas si pressé. C'est moâ qui désirais être enterré en Angleterre... *plus tard* !

Sans orchestre.

Un homme, à quarante ans, est dans la force de l'âge.

Il n'en est pas de même pour toutes choses, paraît-il. Notre orchestre lausannois — il frise la quarantaine, croyons-nous — est bien loin de répondre à la règle qui régit les humains. Depuis longtemps, il souffre de langueur. Les crises sont de plus en plus fréquentes et les palliatifs n'ont plus aucun effet. Une médication énergique est nécessaire, si l'on veut prévenir un fatal dénoûment.

Le Conseil d'administration l'a compris. Il lance un appel désespéré à toutes les personnes qui estiment, avec beaucoup de raisons, que Lausanne ne se peut passer d'orchestre, et d'un orchestre vraiment digne de ce nom.

Cet appel sera-t-il entendu ? Nous osons l'espérer.

Une subvention annuelle de dix mille francs, durant deux ans, est à trouver dans le public. Ce n'est pas une somme, après tout, pour une ville de cinquante mille âmes, éprouvée de jouissances artistiques, musicales, particulièrement. La caisse communale, la Société de l'Hôtel Beau-Rivage et le produit des concerts — de vrais concerts, cette fois — parferont la somme nécessaire à l'existence d'un orchestre véritable, de *trente exécutants* — au lieu de dix-huit, effectif actuel.

Vous êtes-vous jamais figuré Lausanne sans orchestre, partant sans saison d'opéra, où, du parterre au paradis de notre théâtre, se pressent, en une confusion de très bon augure, toutes les classes de la société, unies dans un même sentiment : l'amour de l'art ? Avez-vous songé à la disparition des concerts d'abonnement, seule occasion que nous ayons d'applaudir les œuvres des grands maîtres et les virtuoses célèbres, et de contempler, dans tout son éclat, le bouquet de nos gracieuses

petites pensionnaires ? Enfin, voyez-vous l'exode de ces visiteurs étrangers, que nous convions des quatre points cardinaux à notre table, et qui, à la première baisse du thermomètre, aux premiers indices de la froide saison, se hâtent de boucler leur valise et de prendre le chemin de fer, en s'écriant : « Lausanne ! situation admirable, mais, ville assommante. Hors son lac et ses montagnes, il n'y a rien ! »

Non, n'est-ce pas, cela ne peut être.

Allons, Lausannois, commerçants, industriels, qui vivez de l'étranger; allons, Mesdemoiselles, vous qui souvent tenez les cordons de la bourse, un bon mouvement.

Et vous aussi, Mesdemoiselles et Messieurs les maîtres d'hôtels, de pensions et de pensionnats, vous, les premiers intéressés, un coup d'épaule. Voyez ce que font, en pareille occurrence et dans la plus parfaite entente, vos collègues de Montreux, de Genève, de Lucerne, d'Interlaken, etc. Il tient à vous, pour une grande partie, que Lausanne prenne rang au nombre de ces rendez-vous aimés de tous les touristes de l'univers.

Pour cela, il nous faut au moins un orchestre.

La souscription sera close dans quelques jours. Qu'on se hâte.

Le dictionnaire géographique de la Suisse. — Nous venons de parcourir les livraisons 13, 14 et 15 de ce bel ouvrage, édité par M. V. Altlinger, à Neuchâtel, œuvre de collaborateurs de tous les cantons, publiée sous la direction de M. Ch. Knapp, professeur à l'Académie de Neuchâtel, et M. Maurice Borel, cartographe. Il suffit de citer ces noms pour avoir une entière confiance dans la valeur de l'ouvrage et l'exactitude de ses innombrables renseignements. Pour le canton de Vaud, par exemple, nous y trouvons des détails complets sur nos moindres localités, nos plus petits hameaux.

Et à côté de ces renseignements géographiques très précis, nous trouvons, dans ce dictionnaire, les détails les plus intéressants sur les ressources agricoles, industrielles de la population, les mœurs, les costumes et l'organisation politique de chaque canton.

Outre les nombreuses et excellentes vignettes représentant tous les monuments principaux des villes suisses, il faut mentionner les cartes et les plans. Nous remarquons, par exemple, dans ces trois livraisons, une magnifique *carte du canton de Berne*, dont la richesse des détails et la clarté ne laissent rien à désirer; un *plan historique des développements successifs de la ville de Berne*; la carte du *Massif de la Bernina*, celle des *Salines de Bex*, etc.

Exposition cantonale vaudoise.

Vevey 1901.

Les débuts de l'Exposition cantonale sont heureux. Chaque jour amène des milliers de touristes aussi pressés de contempler les joyaux de l'industrie vaudoise que l'écrin les renfermant. Ils ne tarissent pas d'éloges sur la fidèle exécution des promesses faites par les organisateurs.

Après les fêtes des premières journées, voici venir l'ère des congrès: celui de l'épicerie, le 15 juillet, celui de la Fédération des sociétés d'agriculture de la Suisse romande, les 26 et 27 juillet; puis les professeurs suisses passeront de dessin, le 28 juillet. Les officiers suisses passeront une journée à Vevey (22 juillet), tandis que les Jeunesses vaudoises célébreront ici leur fête cantonale des 21 et 22 juillet.

Cette liste fait prévoir, pour notre Exposition cantonale et pour l'Exposition fédérale des Beaux-Arts, une série de journées fort animées.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne,
3, RUE PÉPINET, 3

Avis aux touristes :

ALBUMS POUR DESSINS

Cartes postales illustrées.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.